

La démocratie sans le peuple

Vox Politique (<http://premium.lefigaro.fr/vox/politique/>) | Par [Eric Zemmour \(#figp-author\)](#)

Mis à jour le 11/09/2015 à 11h00

LA CHRONIQUE D'ÉRIC ZEMMOUR - Pierre Rosanvallon nous livre les clés d'un bon gouvernement à l'ère de la personnalisation du pouvoir. Et si les clés n'ouvraient pas les bonnes portes ?

C'était dans *L'Éducation sentimentale*. Un des personnages s'écriait avec ingénuité: «Avec le suffrage universel, on sera heureux.» Mais la fin du roman n'était que désillusion, désenchantement, désabusement. La démocratie, c'est ça, nous murmurait, ironique, Flaubert.



Le bon gouvernement.
Pierre Rosanvallon, Seuil,
392 pages, 22,50 €.

Cent cinquante ans plus tard, on en est toujours là. Pourtant, on a tout essayé. On est passé du règne impersonnel de la Loi à la personnification d'un chef. Du régime parlementaire à la présidentialisation de l'exécutif. Pour une fois, la France ne fut pas en retard mais en avance. De Bonaparte à de Gaulle, elle a connu les plus grands «professeurs d'énergie». Tous les régimes démocratiques du monde sont désormais incarnés par un homme, premier ministre ou président. Pierre Rosanvallon nous conte cette histoire avec autorité et science. Le lecteur a le

privilège d'une leçon au Collège de France pour lui tout seul. La pensée est profonde, mais la prose est chargée. On bute sur les «fameusement» et on a du mal à «penser le monde dans sa positivité». Mais il paraît que le style abscons fait le grand universitaire. Et Rosanvallon est bien un des plus grands. Il nous explique que nous sommes passés de la «démocratie majoritaire d'autorisation» (le suffrage universel) à la «démocratie d'exécution» ; mais nous ne sommes pas gouvernés démocratiquement. D'où notre désenchantement.

Les Français ne craignent pas la tyrannie du pouvoir personnel, mais l'impuissance d'un pouvoir qui ne les protège plus

Heureusement, notre professeur est là pour dérouler les indispensables attributs d'un gouvernement exercé démocratiquement: transparence, responsabilité, réactivité, écoute des citoyens. Tout cela est bel et bon. Guère original mais comment être contre? Mais pourquoi être pour? Pourquoi s'enthousiasmer pour la démocratie participative de Ségolène Royal ou le parler vrai de Michel Rocard? D'ailleurs, ces deux-là ont été battus. Et combien d'autres? Et si Rosanvallon mettait toute sa science pour régler des questions qui ne nous intéressent pas? Les Français ne craignent pas la tyrannie du pouvoir personnel, mais l'impuissance d'un pouvoir qui ne les protège plus. Le désenchantement démocratique des Français ne vient pas du manque de transparence, mais du manque de souveraineté. S'il n'y a plus de souveraineté, la «procédure d'autorisation démocratique» est vidée de sa substance. La démocratie est vidée de son sens. Et la «démocratie d'exercice» chère à Rosanvallon devient un cautère sur une jambe de bois. Une parodie de démocratie. La démocratie, avec Rosanvallon, c'est comme l'amour chez Lacan: «Donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.»

C'est alors toute l'histoire contée par notre cher professeur qu'il faut reprendre à l'envers. Les peuples ont imposé l'incarnation du pouvoir à des élites bourgeoises et libérales (XIXe siècle) qui dissimulaient derrière le règne de la Loi leur domination oligarchique. Mais au nom de ce que Rosanvallon appelle «l'encadrement des potentialités illibérales du présidentielisme», les élites ont pris une revanche éclatante. On a d'abord fait donner les juges, alors même que les

révolutionnaires avaient dit avec Robespierre: «Ce mot de jurisprudence doit être effacé de notre langue.» Mais du contrôle de constitutionnalité à la Cour européenne des droits de l'homme, l'activisme judiciaire «constitue dorénavant un des garde-fous les plus sûrs pour conjurer un glissement vers l'autoritarisme des pouvoirs gouvernants». En clair, pour les rendre impotents.

Puis, ce fut le «gouvernement des nombres», en «pilotage automatique», c'est-à-dire les critères chiffrés qui encadrent, depuis le traité de Maastricht, la gestion de nos pays. La BCE, la Commission de Bruxelles, la Cour de justice européenne régissent, imposent, punissent. Draghi ou Juncker ou encore les juges européens retrouvent naturellement les méthodes de notre Louis XIV: ostentation et silence. Se montrent, mais parlent peu. Ce n'est pas que Rosanvallon l'ignore ; mais ça l'arrange. Il a lu ses classiques ; il sait que «tout régime politique est oligarchique» (Michels, Pareto, Aron), mais il feint de croire que ses solutions transparentes et participatives vont tout arranger.

Draghi ou Juncker ou encore les juges européens retrouvent naturellement les méthodes de notre Louis XIV : ostentation et silence. Se montrent, mais parlent peu

On devine où vont ses préférences, ses admirations. Rosanvallon nous fait un éloge vibrant d'un Necker et d'un Guizot. Le banquier suisse de Louis XVI et le philosophe libéral de Louis-Philippe. À chaque fois, leurs brillants passages au pouvoir s'achevèrent par des révolutions: 1789 pour le père adoré de Mme de Staël, 1848 pour le père oublié de la notion de civilisation. Mais ils furent parmi les plus remarquables représentants de ces élites françaises qui depuis le XVIIIe siècle regrettaient tant que les Français ne fussent pas des Anglais, et les paysans catholiques, des marchands protestants. Rosanvallon est leur héritier spirituel.

L'objectif de ces théoriciens libéraux, au nom des grands principes, et de la peur de la tyrannie, était d'en finir avec ces hommes providentiels, ces «hommes-peuples», comme on disait de Napoléon. Pour cela, ils ont joué sur les deux membres de la formule. D'abord, le peuple fut noyé par le flot des minorités: «Ce peuple est le pluriel de minorité ; c'est cette diversité qu'il faut représenter», nous rappelle

notre professeur ; et puis, si un homme incarne la démocratie - puisqu'on ne pouvait pas faire autrement -, on le transforma en pantin impuissant. Cette opération accomplie, on pourrait se lamenter sur le «déficit démocratique» et trouver des remèdes aussi efficaces que l'homéopathie contre un cancer.

Mais si on conteste la vision de Rosanvallon, on va en enfer, celui des populistes, complotistes, conspirationnistes. Si on insiste, il nous colle au mur des extrêmes, qui, c'est bien connu, se touchent: «Joseph de Maistre était lu dans le milieu blanquiste... Et Blanqui détestait les allures parlementaires de Robespierre.»

Gustave Flaubert agaçait souvent son ami Maxime Du Camp, parce qu'il ne savait rien, mais voyait tout. Pierre Rosanvallon sait tout mais ne voit rien. Ne veut rien voir.

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 10/09/2015. [Accédez à sa version PDF en cliquant ici \(http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2015-09-10\)](http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2015-09-10)



<http://plus.lefigaro.fr/page/eric-zemmour-1>

Eric Zemmour (<http://plus.lefigaro.fr/page/eric-zemmour-1>)

[Suivre \(http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/1649413\)](http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/1649413)

Journaliste, chroniqueur
